

La Polonaise un souvenir

Denise Desautels

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14836ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desautels, D. (1996). La Polonaise : un souvenir. *Moebius*, (69-70), 193–199.

DENISE DESAUTELS

La Polonaise
un souvenir

«C'est avec la sensation de mourir que je me suis endormie.»

Clarice Lispector, *La découverte du monde*

Des infirmières et des hommes. Ceux-ci jouent aux dames, dans la grande salle d'exercices de la clinique, avec des pions de ciment. Suivent ma mère du regard. Des brûlés vifs, des boiteux, des amputés, des greffés aux regards troubles. Se déplacent lentement, avec difficulté. Je ferme les yeux.

«Votre fille vous ressemble, le sourire en moins», avec de l'ironie dans la voix de celui qui parle, et un pion en mange un autre sur le terrazzo sonore de la salle d'exercices.

Le soleil s'infiltré partout, vient buter contre les corps accidentés qui jouent. Une fin d'après-midi de mars dans la clinique de la rue Laurier. Ici, tout est rires et bruits, tout est mouvement, mais le monde en marche piétine comme si le futur n'existait pas, et chaque membre qui bouge se cogne à un autre, et chaque membre qui bouge atrophie les sons, le lieu.

«Votre fille a des yeux... des yeux de chat sauvage», lance une voix d'homme riant aux éclats. Et, tout autour de lui, les gorges en chœur se déploient, «des yeux de chat sauvage». Ici, on rit fort, et les rires gras qui vont et viennent d'un corps à un autre résonnent fort dans la salle d'exercices.

«Votre fille...»

Encore et encore.

Je m'enfuirais, loin des voix et des membres fantômes qui s'agiteront longtemps dans mes rêves.

Une femme en blanc, ma mère, un peu mal à l'aise mais cela ne paraît pas; son désarroi, le cache bien, élégante et menue sous l'uniforme blanc, gagne sa vie, la mienne, son Ciel, va et vient entre les hommes, mutilés de toutes sortes, qui jouent.

«Tous, sauf un», la tragédie de ma mère. Et la mienne. Le grief égaré sous la peau oscille encore, n'a pas capitulé, oscille encore entre l'acceptation et le refus. Entre l'avalanche de mémoire et une si fragile tentation d'oubli.

Et de nouveau un pion en mange un autre.

Le monde des hommes. Le monde n'est pas beau.

«Ils jouent», me répétera ma mère, en sortant de la clinique, plus tard, beaucoup plus tard ce jour-là, ma main dans la sienne, à l'âge où je ne sais pas différencier leur jeu de mon désir.

La Polonaise me sourit. «Moi aussi, je ferme les yeux, par habitude», et sa voix rauque continue de sourire. Si présente, la Polonaise, malgré sa légèreté, malgré le silence de ses pas mêlés à ceux de ma mère sur le terrazzo. Leurs pieds minuscules connaissent bien les lieux, habiles et discrets, se faufilent, passent inaperçus entre les pions de ciment.

La Polonaise et la veuve travaillent ensemble depuis quatre ou cinq ans dans la salle d'exercices. Chacune occupée à l'intérieur d'elle-même à refaire le puzzle d'une vie, malgré les pièces manquantes. Chacune considérant l'autre comme une alliée. La Polonaise et la veuve s'aventurent chaque jour dans le pays des hommes. Leurs regards tournés vers l'intérieur. Entre leurs lèvres pointent parfois des bribes de souvenirs, des aveux. Impudiques, quand les jours

allongent. Au printemps, la mélancolie s'éveille, et bientôt une rumeur se répand dans le corps des femmes. Rivée à elles, «la douleur est universelle», pendant qu'elles vont et viennent entre les hommes, leurs gestes adroits, leur uniforme blanc cachant leurs bras, leurs genoux. Leur détresse, leurs larmes refoulées. Se faufilant avec habileté entre les corps mutilés des hommes, il arrive que leurs regards se croisent, qu'elles se sourient l'une l'autre. Elles ont l'humilité des femmes perdues au fond de leur douleur.

La Polonaise revient de loin, laisse parfois passer entre ses lèvres des éclats, des nœuds de silence, presque des mots, qui émeuvent ma mère. Comme les films de l'après-guerre. La caméra frôlant les corps de si près qu'elle semble les heurter. Entassés les uns contre les autres, chétifs et nombreux, abandonnés. Une plaie unique les balafre tous. En gros plan, le grain calciné de leur peau, sous leur nudité, multiplie à l'infini leur douleur intime.

La Polonaise est juive. «Pour toujours.»

Un soir dans la cuisine, je suis là, je reste là, «une queue de veau», greffée à elle; ma mère fait du repassage et parle à haute voix comme si elle se parlait à elle-même, m'oublie presque, ses gestes, ses mots lents, son corps de femme seule, raconte pour la première fois la détresse juive, l'épouvante, ce qu'elle en sait, ce qu'elle en devine, la raconte en quelque sorte à sa manière, avec hésitation, avec une douleur qui lui lacère la joue, un rictus que je reconnais sur sa joue gauche. Puis soudain elle se tait parce que j'ai le cœur gros, puis reprend parce que j'insiste. La douleur universelle fait dériver les continents, les émotions. S'empile dans la cuisine comme les chemises soigneusement repassées, puis se soulève encore, tourbillonne, nous encercle ma mère et moi, nos propres morts mêlés à d'autres morts lointains formant un groupe qui fatalement un jour nous assiègera. J'insiste sans bien comprendre pourquoi

j'insiste. La voix de ma mère tremble, murmure «la honte», «les corps déportés», «les bûchers», s'abandonne à des images de fin du monde, superpose les visages de la douleur, le corps de mon père mêlé à des cendres qui ne le concernent pas.

Sa tête qui penche, son rictus, sa lenteur, ma mère tout entière livrée à la torpeur. L'anarchie engourdisante des souvenirs.

Proches et lointains.

Jusque dans chaque recoin de mon corps.

Leur poids me fait frissonner, et ce frisson me berce, c'est si doux, c'est si intime tout à coup, et la voix de ma mère me frôle de si près, si désirable, sa voix me retient, me caresse, dans chaque recoin de mon corps, le frémissement de sa caresse, me donne envie de rester là, parmi des débris de mémoire incrustés dans la cuisine, de retarder encore un peu le moment de la séparation, du sommeil, de l'abandon, j'insiste «raconte... raconte encore», souterraine, sa voix traverse les rhizomes, le cœur du monde dans le frémissement de la caresse, dans l'éparpillement d'une détresse qui soudain me grise.

Me sauve.

À dix ans, l'orpheline à fleur de peau a besoin de tragédies exotiques, a besoin de larmes toutes proches, de sentir son corps tout entier accaparé par les larmes de toutes sortes, larmes de sel ou de plomb, ça sort de partout, c'est sans fin, ça confond tout, les hommes, la clinique avec ses pions de ciment, ses rires gras, ses membres fantômes suspendus dans un placard comme les femmes de Barbe-Bleue, les enfants perdus, bordés dans la tempête par leur petite sœur aînée, le maniaque au rasoir à la une de tous les journaux, l'hôpital où les petites filles n'ont pas le droit d'embrasser leur père pour la dernière fois, les végétations en flammes, le mot «Holocauste», étrange, si rond dans la bouche, le cimetière sur la montagne avec ses dimanches plu-

vieux de novembre, le dernier visage ciré de mon père, l'arrachement final et tant de larmes dans la voix de ma mère.

Ça engourdit. Ça apaise.

Les hommes se sont dispersés.

«À cinq heures, au mois de mars, les rayons du soleil prennent des chemins de traverse.» La Polonaise commente la lumière à mon intention, en fermant les stores de la salle d'exercices. «Au printemps, ils se font du théâtre, s'abandonnent à leur public. Les rayons du soleil ont une âme qui nous rapproche de la nôtre.» Puis elle se tourne vers moi. Me sourit. Ses gestes précis ne dévoilent rien. Sa voix, son accent, ses yeux. La Pologne se rapproche de moi. Le bout du monde à portée de ma main. Le tatouage sur son bras, je ne le vois pas, je ne veux pas le voir.

La douleur universelle à portée de ma main.

«Pour toujours.»

L'histoire menaçante tourne en accéléré, se dévoile, s'expose, expose sa marque sur le bras de la Polonaise.

Ce qui a survécu à l'épouvante des fleuves et des océans, je ne veux pas le voir.

Assise sur le bureau des infirmières, j'attends ma mère et détourne la tête quand les hommes réapparaissent, défilent devant moi, en bloc compact, grotesques, grimaçants, sautillants, boitillants jusqu'à la porte, leurs rires gras jusqu'au dernier claquement.

Puis rien. Presque le silence. L'écho du silence sur les murs de béton de la salle d'exercices.

Des pions au repos se perdent dans l'immensité de la salle.

La Polonaise et la veuve vues de loin: cheveux noirs, cheveux roux, leurs corps blancs se confondent. Des sœurs étrangères penchées l'une vers l'autre, leurs bras tendus, dessinent des formes dans l'espace, l'arc blanc de leurs corps dans la noirceur de la salle. Si loin de moi tout à coup, ce pont au-dessus du vide. Qui tanguent. L'inaccessible corps de ma mère.

Il faudrait allumer, faire fuir le souvenir des hommes, leur mascarade, leurs ombres, leurs prothèses en forme de mains, de bras, de jambes qui traînent ici et là, qui me séparent d'elles. Des morceaux de faux corps à la dérive. Des relents de sueur, de fumée de cigarettes, d'histoires et de questions troubles, de rires gras dans l'air. Des odeurs d'hommes poilus et de fauves. «Votre fille...» Frileuse, je glisse, je m'enfonce. L'imagination à fleur de peau. L'orpheline a froid, a besoin d'air, d'espace, de lumière, de mots, crie. Le Bonheur tout à coup distrait s'est éloigné. Des anges et des cadavres s'étirent, grandissent parmi les membres d'acier. Des petits dessins, des chiffres d'encre marquent la simili-peau.

«Ils jouent.»

Je crie.

Le trou noir soudain. Le vrai silence sur la noirceur du monde.

Les deux femmes toujours au loin ont changé de costume, sont passées du blanc au noir, avec des gestes qui n'ont pas laissé de trace. Ne sont pas venues à ma rescousse. Rien n'a bougé dans la salle d'exercices de la clinique. Les stores fermés immobilisent l'air. Ont attiré la nuit.

Je n'ai ni glissé ni crié.

Or, la voix mouillée de ma mère remonte doucement, se ramasse en boule, murmure tout près de mon cœur gros, berce, berce, raconte encore, pour moi seule, la détresse humaine, l'étoile jaune, les abat-jour de chairs tressées, l'or fondu des joncs et des dents, les trains dans la nuit, la terrifiante nudité de la peau et des os, le corps en fumée du mari de la Polonaise, dans une haute cheminée de Treblinka.

«Pour toujours.»

Comme si désormais le matin refusait d'apparaître.

Puis ma mère m'appelle, de l'autre côté du monde, «viens...», me surprend en pleine voltige, s'avance, vient plus près, tout près, me prend la main, l'épaule, le cœur, m'enlace «viens... viens... on est prêtes», m'attire dehors, un dernier claquement derrière nous, mon corps sur la ligne d'arrivée, les rayons obliques du soleil devant, le sourire de la Polonaise qui marche à ma droite, la tête bien haute, ma mère tout près, vulnérable, ayant reconnu le vertige familier de sa petite orpheline.